

---

# La psychanalyse en butte à un monde hostile et méchant ?

Des raisons sociétales ou liées à la psychanalyse elle-même peuvent expliquer son discrédit face aux tenants des théories comportementalistes. De plus, une anthropologie psychanalytique qui prend acte de la « banalité du mal » n'est-elle pas infiniment plus inquiétante que le catalogue des « désordres » (DSM), axé sur la normalité statistique ? Mais n'est-elle pas plus féconde d'un point de vue éthique et politique ?

---

FRANCIS MARTENS

Au moment de sa parution, *Le livre noir de la psychanalyse*<sup>1</sup> cristallise la mise à mal progressive de l'image de la psychanalyse dans notre espace culturel. Dans le monde anglo-saxon, il y a longtemps que le vent avait tourné. Dans sa dernière version, le DSM (manuel américain, statistique et diagnostique, de gestion des désordres comportementaux et mentaux, pratiquement imposé aux cliniciens du monde entier) fait place nette à tout ce qui pourrait rappeler la pensée freudienne. Bien qu'antérieure à Freud — mais sans doute trop marquée par lui —, il n'est jusqu'à l'hystérie pour avoir disparu du catalogue autorisé des « troubles » et « problèmes ». Le temps est loin où tant de professeurs, de chefs de services, de cliniciens les plus divers, avaient pour bréviaire la relecture psychanalytique des anciennes nosographies psychiatriques.

Aujourd'hui, beaucoup d'enseignants et de praticiens, au nom de la rigueur, de l'efficacité et du bon sens, dénoncent le charlatanisme psychanalytique. Pour les étudiants en médecine ou en psychologie, mieux vaut rester discret désormais sur la fréquentation d'un divan.

Sur une autre scène, drapés de certitudes, nombre de psychanalystes ne voient dans cet ostracisme que la confirmation de la justesse, voire de l'héroïsme, de leur cause. Dernier bastion de la « vérité du sujet », accoucheurs patients d'un désir ombiliqué dans l'inconscient, ils considèrent avec hauteur ceux qui ne font qu'adapter tel ou tel comportement aux exigences du moment. Un peu désorientés néanmoins, ils vacillent quelquefois sur leur socle. Privés du label de la mode, qui les garantissait de l'extérieur, ils ont du mal à se resituer. Faute de mieux, il leur arrive alors

---

1 Catherine Meyer, *Le livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, Paris, 2005.

d'adopter la position du « juste souffrant » ou celle du militant galvanisé par le slogan différenciateur : *la psychanalyse n'est pas une psychothérapie !*

Les effets de mode qui ont propulsé au devant de la scène la découverte freudienne, ont surtout procédé du malentendu. Aux États-Unis, le fond de l'air a toujours été comportementaliste. *L'ego-psychology* n'y a ajouté qu'un raffinement psychanalytique de surface. En France, l'effervescence structuraliste, dans sa version psychanalytique, a débouché sur une « fonction symbolique » plus proche d'un retour à Dieu que d'un retour à Freud. Bien que le vocable ait résisté, le « sexuel » au sens freudien n'a pas souvent été convié à la fête. Ce qui dès lors peut sembler étrange, c'est que, malgré des aménagements aussi rassurants, la psychanalyse soit redevenue à ce point vilipendée. Faut-il donc n'y voir que la rotation cruelle et nonchalante du temps ?

En réalité, trois facteurs, de registres très différents, semblent concourir au reflux psychanalytique. Tout d'abord, en effet : le vent a tourné. Dans un article très synthétique de la revue *Le Débat*<sup>2</sup>, « Esquisse de psychologie contemporaine », Marcel Gauchet souligne quelques figures, rencontrées dans notre histoire, des rapports de l'individu aux normes de la vie collective. Dans la société *traditionnelle*, l'individu « incorpore » ces normes. Les hébergeant en lui, il est capable de les mettre en œuvre comme il le faut dans les situations qui l'exigent. Quand il est surpris à s'y soustraire, face au regard de l'autre il éprouve de la « honte ».

Dans la société *moderne*, l'individu « interiorise » les normes. Ayant fait siennes les exigences collectives, il en devient lui-même le gardien. En cas de transgression,

c'est au tribunal de son propre regard qu'il lui faut d'abord rendre des comptes. Il s'agit ici moins de honte que de sentiment de « culpabilité », et l'on voit qu'une telle configuration offre des conditions favorables à la théorisation freudienne du « surmoi ». En outre, quand le comportement ou le ressenti dérapent de façon répétée, le regard intérieur invite à l'introspection pour en connaître les raisons. On comprend que la psychanalyse, aussi bien comme théorie que comme cure, ait tout naturellement sa place en pareil contexte.

Dans la société *contemporaine*, par contre, ce sont les modalités mêmes de notre inscription dans l'espace collectif qui font de plus en plus défaut. Certains ne le perçoivent pas, car ils grignotent encore le patrimoine de la modernité. Faute de transmission, les autres ne décodent plus grand-chose et se réfugient dans la sécurité immédiate de petits groupes d'appartenance amicaux ou professionnels. Pour peu que leur esprit, leur façon d'être, leur corps, se mette à « dysfonctionner », ce sont ces quelques liens fragiles qui sont mis en péril. Il faut les préserver à tout prix. Pas le temps pour de longues palabres avec soi-même. Tout procédé comportemental, toute médication, toute cartomancie, sera bonne à prendre pour parer au plus pressé. Car il importe avant tout de ne pas trébucher dans l'imminence du vide — par exemple, en perdant son emploi. Ici, la psychanalyse peut apparaître comme un luxe plutôt dangereux, alors que le DSM, ses diagnostics-minutes, ses consensus thérapeutiques sans mystère, ont tout pour rassurer.

La fragilisation générale des normes collectives et des modalités d'appartenance individuelle n'explique cependant pas tout. Au sein même du microcosme psychanalytique, ce sont les modalités « incontestuelles » de la transmission — jamais vraiment questionnées depuis Freud — qui

<sup>2</sup> n° 99 - n° 100, Paris, 1998.

ne cessent de faire des dégâts, tant directs que collatéraux. Si l'on prend au sérieux la théorie psychanalytique, il est clair que le travail d'élaboration de l'analysant, la remobilisation de sa réalité psychique, la traversée des scénarios inconscients qui l'entravent, ont lieu à partir de ce que la théorie freudienne du psychisme nomme le « transfert ». C'est à la faveur de cette même dynamique qu'opère le travail d'interprétation de l'analyste. Du transfert, on peut dire qu'il est la transposition plus ou moins décalée, sur toute relation ultérieure, des mises en forme relationnelles archaïques à partir desquelles nous avons émergé comme sujet. Il constitue à la fois le socle et l'enclos de notre identité. Dans la réalité quotidienne, sans en avoir conscience, nous ne cessons de « transférer » sur ceux que nous rencontrons, à partir de la matrice de relations originaires qui nous a constitués.

Au fil de nos rencontres, cette matrice ne cesse de s'enrichir ou de se rigidifier. En écho déformé, nous ne cessons de « contre-transférer » sur celles et ceux qui nous prennent pour objet de leur propre transfert. Et ainsi de suite. Dans le décours d'une cure psychanalytique, le transfert apparaît comme la mise en œuvre la plus immédiate (si pas la plus limpide) des scénarios de la réalité psychique inconsciente. Le psychanalyste est notamment formé — et payé — pour ne pas y réagir de façon trop défensive.

Dans le cadre de la cure — paiement excepté — c'est précisément le suspens de toute relation sociale ordinaire qui permet à la réalité psychique de se déployer et de s'analyser. Un transfert flamboyant sur un professeur remarquable, par ailleurs psychanalyste, exclut la mise au travail de cette relation transférentielle. Comme dans une relation amicale ou amoureuse, l'enjeu immédiat est trop grand. La liberté de parole et de li-

bre association s'en trouve limitée d'autant. Tout particulièrement, l'élaboration du négatif se voit compromise (parfois remplacée par des explosions passionnelles). Comme dans toute relation importante, on pourra certes s'enrichir de la parole de l'autre, toucher à des dynamiques inconscientes, bénéficier d'effets divers. N'empêche qu'une relation pour être « analytique » implique l'abstinence de toute autre interaction que celle cadrée par les séances, et ceci pour des raisons autant éthiques que métapsychologiques. On aura beau être un praticien bien formé, accepter simultanément des proches en analyse hypothéquera largement leur trajet analytique.

Or, à l'intérieur des groupements de psychanalystes, la situation est pire. Ici l'incestuel règne en maître. Aux temps héroïques, certes, il était difficile aux pionniers de ne pas aller en analyse l'un chez l'autre. C'est ainsi qu'Anna Freud avait été analysée par son papa. Un train plus loin, Mélanie Klein voulait confier à Winnicott l'analyse de son fils — à condition de superviser les séances... Lacan, de son côté, confondait séminaire et cabinet, lit et divan, élève et analysant.

Mais ces illustres aberrations sont peu de chose face à l'obligation faite aux candidats, par la plupart des associations de psychanalystes, d'effectuer leur analyse avec un senior du groupe au sein duquel ils espèrent être cooptés. Certes, il est toujours possible de faire son analyse malgré son analyste, mais ce n'est pas le meilleur des cas. Dans cette situation, qu'il le veuille ou non, l'analyste — même s'il est absent des procédures d'admission — est toujours juge et partie. Il incarne pour l'analysant le plus concret des enjeux. En outre, l'un et l'autre vont se côtoyer peu ou prou dans la réalité partagée de la vie institutionnelle. Selon les cas, ils adopteront la position du maître ou du disciple, se feront brillants ou transpa-

rents, mutiques ou empressés. À l'ombre de son « didacticien » (et quel que soit le nom qu'on lui donne ou se refuse à lui donner), l'analysant est pratiquement en situation de candidat à l'adoption en période d'essai. Pas vraiment une chance, autrement dit, de « déliaison ».

Tout cela pourrait prêter à sourire si les conséquences n'étaient immédiates du côté de la liberté de parler et de penser. La remise en jeu attendue de la cure achoppe vite, ici, sur la clôture de positions identitaires et sur le rejet de mécréants. Sur la scène sociale, la conséquence la plus visible est que les analystes excellent souvent plus à montrer leurs badges que leurs idées, à polir des fatwas plutôt qu'à débattre. Quand, portés par la mode, ils tenaient le haut du pavé, la disqualification des étrangers au sérail, l'excommunication des infidèles, avaient lieu en toute impunité. Aujourd'hui, à la faveur du bouleversement sociétal évoqué plus haut, certains sont tentés de rendre aux psychanalystes la monnaie de leur pièce, voire même de jeter l'enfant avec l'eau du bain. Ce n'est certes pas rassurant, mais il y va peut-être d'une chance : celle de se faire entendre intelligiblement là où l'on a vraiment quelque chose à dire.

De ce côté malheureusement — mais pour des raisons tenant, cette fois, à ses propres fondements — la psychanalyse se voit exposée plus encore à l'impopularité. L'anthropologie psychanalytique, en effet, préfère bien nommer les choses plutôt qu'*ajouter au malheur du monde* (Camus). De ce fait, elle ne peut que constater en la théorisant la « banalité du mal ». Dès 1915, dans ses *Considérations actuelles sur la vie et la mort*, Freud anticipait largement sur Hannah Arendt tout en se montrant plus radical qu'elle. Au début des années soixante, la commune soumission des humains à l'autorité est mise en évidence, tant par le regard porté sur Eichmann au procès de Jérusalem, que par les expérien-

ces de Stanley Milgram sur la torture au nom de la science.

Pour Freud, fortement souligné par Laplanche, la pulsion sexuelle de mort, avec ses effets de déliaison, est inséparable de la pulsion sexuelle de vie. Les deux sont au cœur de notre désir de vivre bien que leur déferlement non réglé empêche tout simplement la vie. En 1929, dans *Malaise dans la culture*, Freud prend acte de la souffrance engendrée, chez tout homme, par l'inévitable conflit entre exigences pulsionnelles et nécessité de médiations collectives. Dans cette perspective, une culture n'est jamais qu'une recette parmi d'autres pour aménager les tensions entre pulsion et civilisation. Mais cette recette est fragile et ceux qui en bénéficient sont loin de l'avoir intériorisée. La plupart ne font en réalité que s'y soumettre en l'appliquant. Que la société leur offre quelque prétexte — notamment patriotique — et le viol devient arme de guerre... Les sujets de Milgram ne sont pas que soumis à l'autorité, ils sont en proie à un « malin plaisir ».

Pour l'anthropologie psychanalytique, l'état spontané de la condition humaine la porte plutôt du côté de la xénophobie, du sadisme, et des disciplines associées. Pouvoir le reconnaître permet parfois de s'en déprendre. C'est là que la métapsychologie freudienne débouche sur l'éthique, et dès lors sur le politique. L'autorégulation néolibérale d'un grand marché mondialisé, protégé des « désordres » par le DSM, semble loin de suffire à la tâche. ■

À propos du DSM, on lira du même auteur, « Comment être fou dans les règles », *La Revue nouvelle*, février 2002, p. 44.